FONDÉ EN 1891

LE NUMÉRO 15 CENTIMES

L'Egalité

Edition du "REVEIL DU NORD" Lille

Bureaux : 39, rue Pauvrée, ROUBAIX et 2, place de l'Hôtel-de-Ville TOURCOING

Mardi 14 Janvier 1924

LE NUMÉRO 15 CENTIMES

PARIS-LILLE

DU MUSIC-HALL ::: AU LUPANAR

Paris, le 11 janvier 1924.

En dehors de l'aide morale et matérielle qu'elle nous a assurée pendant la guerre, l'importation de l'armée américaine en France nous a valu quelques petits avantages : entre autres, la hausse brueque des denrées (marquant le commencement du scandale de la vie chère) et le désespoir d'un tas de petites midinettes que les soldats de M. Wilson ont magnifiquement publié d'emporter avec eux après leur avoir promis le mariage et leur avoir fait le généreux cadeau d'un héritier ou deux.

« Fallait pas qu'elles y aillent » me direz-vous et ça leur apprendra à dédaigner leurs compatriotes pour des étrangers dont elles ne connaissaient ni le nom, ni l'origine, ni les mœurs, ni le caractère, ni même la langue. Elles ont misé sur le dollar, elles ont perdu, et leur exemple devrait faire réfléchir beaucoup de capitalistes qui ont une confiance exagérée et dangereuse dans la richesse excessive des Etats-Unis.

Aussi je ne les plains pas et ce n'est pas pour cela que j'en veux aux Sammys d'autant que les Sammys de nos Sammys sont nos amis. Ce que je reproche surtout à ceux-ci, c'est d'avoir amené avec eux les jazz-bands, les danseurs nègres, les fox-trotts, les shimmys, les « blues », les « samba », et des procédés de publicité qui déshonorent le music-hall et le théâtre, puisqu'ils n'ont trouvé rien de mieux, pour s'en débarrasser que d'en empoisonner toute notre existence.

Vous rappelez-vous comme il faisait bon vivre au temps des orchestres tziganes ? Le beau Rigo se faisait enlever par Clara Ward, Princesse de Caramas-Chimay qui voulant avoir son violon pour elle seule, l'installait dans un luxueux château ; Balogh Boldi attirait au café de la Paix tous les amoureux de Paris par la grâce ensorceleuse de son archet, et le viennois Rodolphe Berger, « roi de la Valse », qui s'est tué à Barcelone pendant la guerre par désespoir d'être exilé de Paris, faisait pâmer les belles mondaines des thés de chez Rumpelmayer. Les cafés et les restaurants à musique étaient alors des endroits où l'on pouvait causer. Le violon du chef d'orchestre se promenait parmi les tables, se penchait près d'une jolie oreille et lui jouait en sourdine, comme on murmure une parole d'amour, l'air qu'elle préférait. Musique sensuelle et langoureuse, par instants réveillée par le galop d'une czarda, mais en tout cas, jamais indiscrète. Elle accompagnait plutôt la conversation, la prolongeait en quelque sorte, traduisant parfois ce que les mots ne disaient pas, et ne l'empêchait à aucun moment. Aujourd'hui au contraire, essayez un peu d'avoir un entretien suivi dans un café où sévit un jazz-band. A peine avez-vous commencé à dire quelque chose de gentil et de tendre à votre voisine que : boum badaboum zim zim, un coup de cymbale doublé d'un appel de trompe d'auto et d'un bruit de ferraille vous réveille brusquement comme un cauchemar. Hélas, où sont les doux pizzicati du cymbalum aussi rafraichissants que la chanson d'une source ? Mais le jazz-band n'est-il pas le châtiment d'une époque où les déclarations d'amour ne se font plus avec des paroles mais avec les gestes autrement plus expéditifs du tango ?

♣ ♣

Je vous disais que le music-hall aussi a bien changé et toujours par la faute de ces sacrés Américains. D'abord les revues qu'on y joue ne sont plus « écrites ». L'esprit est remplacé par le nu, parce que le nu tout le monde comprend ça même sans savoir le français. Les « sketches » eux-mêmes (encore une invention anglo-saxonne) qui sont des petites comédies rapides intercalées entre deux scènes à grand spectacle deviennent peu à peu des pantomimes. Enfin, le « producer » a définitivement évincé l'auteur et le compositeur, et le producer est plutôt un trafiquant qu'un artiste, son rôle étant de faire trimer quelques « nègres » dont l'un trousse des couplets en série, l'autre les truffe de pornographie, un troisième dessine des costumes grands comme un timbre-poste, un quatrième brosse des décors dadaïstes, etc.

Mais là où nos « producers » simili-américains vont un peu fort c'est dans les moyens qu'ils emploient pour « raccoler » le public. L'an dernier, dans un spectacle monté par un music-hall qui porte le nom d'un chanteur populaire, des petites artistes très déshabillées venaient s'asseoir sur les genoux de quelques spectateurs mâles et se faisaient dégraffer par eux. Cela s'appelait « Les Excitantes » et ce n'était déjà pas mal. Cette année, on a été plus loin. Dans un cabaret montmartrois voisin des boulevards, on fait brusquement l'obscurité et une danseuse anglaise d'ailleurs fort jolie, la délicieuse Peggy Vere, se répand parmi les banquettes et embrasse au hasard quatre messieurs de l'assistance. Quand la lumière revient, je n'ai pas besoin de vous dire qu'on reconnait très bien les heureux élus car Peggy Vere a les lèvres très rouges...

Enfin, voilà le bouquet. Le Directeur d'un musis-hall de Montmartre n'a trouvé rien de mieux pour corser son final que ce petit jeu : huit jeunes figurantes, les seins nus, viennent se placer sur le devant de la scène et sur le « proscenium », puis on distribue aux spectateurs du sexe contraire deux douzaines de grands cerceaux flexibles qu'ils doivent lancer sur ces poupées vivantes ; le premier qui en encercle une a le droit de l'emporter et reçoit un bon pour souper gratuitement avec elle dans un restaurant de nuit... Comment trouvez-vous ça et ne croyez-vous pas qu'une simple lanterne rouge suffirait largement à faire l'enseigne de ce music-hall ?

Je m'étonne en tout cas à voir l'ingéniosité des directeurs de music-halls, que ce pauvre M. de Lasteyrie dont chaque intervention est immédiatement suivie d'une hausse formidable de la livre ne se soit pas encore assuré leur collaboration pour trouver des idées nouvelles...

André FAGE.

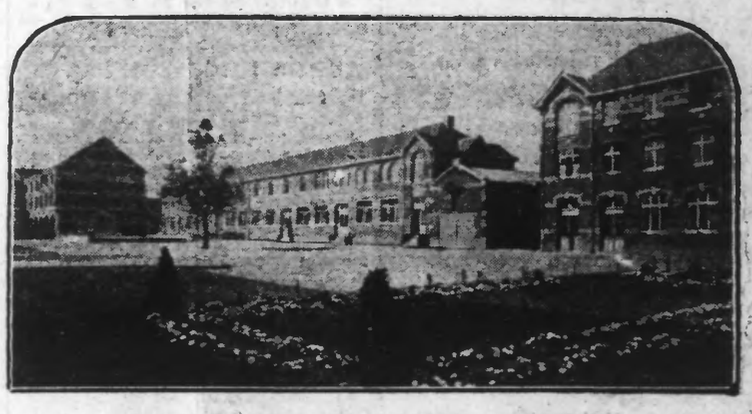
Le Bloc contre la Vie Chère

LA LUTTE DANS LES PENSIONNATS

Ce que nous dit M. Vercouttre-Gombert, directeur de l'Ecole Supérieure Professionnelle de Fournes

Si les étudiants, les ménagères, tous les consommateurs en général sont atteints par la vague de vie chère, quelle doit être la répercussion de la crise économique actuelle dans les pensionnats, où des centaines d'élèves, de jeunes gens, en pleine période de croissance, vivent et se développent durant la majeure partie de l'année ?

A cette question que nous nous posions, nul ne pouvait être plus qualifié pour nous répondre que M. VERCOUTTRE-GOMBERT le sympathique directeur de l'Ecole supérieure professionnelle de Fournes, l'internat le plus ancien et le plus important de la région du Nord.



UNE VUE INTÉRIEURE DE L'ECOLE DE FOURNES

Nous lui avons donc demandé de nous consacrer quelques-uns de ses rares instants de loisirs. Avec la meilleure grâce, M. Vercouttre, a bien voulu nous confier ses soucis, dus à la période difficile actuellement traversée, et ses méthodes d'action contre le fléau toujours plus menaçant de la vie chère, terreur des grandes entreprises modernes.

Comment tuer la vie chère !

« Vous me demandez mon opinion sur la vie chère, nous dit M. Vercouttre. Je puis en parler en connaissance de cause. J'ai tous les jours plus de 500 bouches à nourrir. C'est vous dire si j'en ressens toute la répercussion !

Si dans les ménages, la question du coût de l'existence est de toute première importance, elle ne doit pas être suivie avec moins d'attentions intéressées, dans des établissements comme les nôtres, où nous avons à notre charge, sous notre responsabilité, des centaines d'enfants, qui doivent recevoir la nourriture saine et abondante que réclame leur état physiologique.

Dès les premières manifestations de l'augmentation du coût de la vie, nous avons dû étudier, et mettre à l'épreuve tous les moyens susceptibles de la combattre, d'y remédier !

Après une longue année d'efforts, d'essais de toutes sortes, j'en suis arrivé à constater que les meilleurs résultats, pouvaient être acquis par la production intensive et par l'organisation réfléchie et judicieuse de l'achat de denrées et produits !

Production intensive et coopération dans les achats ! Tels sont, à mon avis, deux puissants facteurs à considérer, si l'on veut arriver à lutter victorieusement contre la plus grande plaie de l'heure.

Production intensive

La hausse des légumes creusant dans notre budget des brèches considérables, nous avons dû nous résoudre à les produire nous-mêmes !

Nous avons donc doublé la superficie de nos jardins, qui couvrent maintenant trois hectares, et pratiqué la culture maraichère intensive.

Les heureux résultats de cette initiative n'ont pas tardé à se manifester. Aujourd'hui au point de vue de notre approvisionnement en légumes, nous nous suffisons amplement et sommes absolument indépendants, du commerce et des marchés. Certes, cette mesure ne peut être partout appliquée. Il n'en reste pas moins vrai que dans les campagnes et dans les petites villes, là où elle est possible, l'extension des emblavements consacrés à la culture maraichère aurait la plus heureuse influence sur les cours des marchés.

A notre établissement, nous avons également adjoint une boulangerie et une charcuterie, ce qui nous permet de lutter contre les cours abusifs généralement pratiqués.

Achats directs au producteur

En ce qui concerne les achats des denrées non produites dans l'établissement, c'est par les acquisitions directes au producteur de grosses quantités de viande, de lait, de beurre, que nous parvenons à réduire nos prix de revient, dans des proportions souvent très importantes.

Ce que nous constatons chez nous, parce ue nous en avons la faculté et les facilités, peut servir d'exemple, et devrait pouvoir inspirer les collectivités.

Il est évident que des « ligues de consommateurs » bien organisées, puissantes, unies, pourraient réaliser les avantages qui nous sont dus à notre organisation.

UNE VUE DES JARDINS POTAGERS DE L'ECOLE

Malgré les dispositions que nous avons dû prendre, la hausse générale du coût de la vie atteint chez nous de 15 à 20 %.

Quelles proportions aurait-elle prises si nous n'avions tenté par tous les moyens possibles de résoudre le problème posé ?

L'expérience tentée et réussie nous permet, quant à nous, de constater que la production intensive jointe à la réglementation judicieuse des achats peut donner dans les pensionnats et autres gros établissements similaires, les meilleurs résultats.

Croyez bien, que de grands progrès pourraient être réalisés, si la nécessité d'une organisation méthodique de la lutte contre la vie chère, pénétrait les masses populaires éprouvées.

Marcel POLVENT.

Le prix de la bière augmente à Lille

Le Syndicat des Brasseurs de Lille nous communique :

« La hausse considérable des principales matières premières de brasserie : orges et houblons, nous oblige à élever le prix des bières.

» Nous étions très désireux d'éviter cette hausse, principalement dans l'intérêt de nos clients débitants. Jusqu'ici nous n'avons pas changé nos prix bien que nous ayons en 1922 augmenté le salaire de nos ouvriers et que nous ayons subi depuis la fixation des prix de bières une hausse considérable des impôts.

» Mais aujourd'hui la situation qui nous est faite par les cours extrêmes et jusqu'ici inconnus des orges et des houblons, ne nous permet plus de maintenir nos anciennes conditions. Depuis un certain temps déjà, nos confrères de l'Est de la France ont augmenté l'hectolitre de 10 francs et nos confrères belges de 13 francs. Nous devrions augmenter dans les mêmes proportions pour couvrir les majorations que nous subissons. Mais dans l'espoir qu'un avenir prochain ramènera nos matières premières à des prix plus normaux et afin d'imposer à notre clientèle un sacrifice atténué, ous avons décidé de garder à notre charge une partie importante de la hausse actuelle et de n'augmenter provisoirement les bières que de :

» 5 francs à l'hectolitre pour les débitants.

» 7 francs à l'hectolitre pour les clients bourgeois.

» Les nouveaux prix seront pratiqués à dater du 14 janvier. ».

Lire en deuxième page :

LA SUITE DE LA LISTE DES GAGNANTS DE NOTRE CONCOURS DE CÉLÉBRITÉS.

Le Mystère du "Dixmude"

Le Sénat, qui est demeuré l'Assemblée la plus indépendante, vient de secouer durement, en sa Commission de la Marine, M. Raiberti, ministre responsable de la perte du « Dixmude ».

La Commission sénatoriale a refusé d'inscrire dans son procès-verbal les déclarations insuffisantes du ministre et réclame des précisions. Elle a pris connaissance, avec une émotion que toute la France partagera, de la lettre par laquelle le commandant du Plessis dénonçait les coupables agissements du ministère.

Eh quoi ? Ce gouvernement si patriote a favorisé l'entrée de Zeppelin dans une firme qui exécute les travaux de notre aéronautique navale ?

Les morts du « Dixmude », qui appartiennent à ces populations maritimes dont le Nord est si fier à juste titre, ont le droit qu'on connaisse les tripotages obscurs que le Ministère a favorisés et qui ont entraîné la perte de ces héros.

Est-ce pour cela qu'on retient illégalement au Ministère de la Marine le sac de lettres jeté par l'équipage du « Dixmude » au-dessus d'In-Salah ?

Le pays a besoin d'entendre toute la vérité sur ce drame où la France semble avoir été livrée à des intérêts d'argent. Une fois de plus.

E. G.

La lettre qui accuse

On a relaté comment, au cours du raid qui devait précéder celui de la catastrophe, le commandant du Plessis de Genédan avait observé dans un des ballonnets du « Dixmude » une déchirure de près d'un mètre.

On a également publié en substance, le rapport dans lequel le commandant avait noté que si une telle déchirure se reproduisait, le dirigeable prendrait instantanément une pointe et « qu'alors nulle puissance humaine ne l'empêcherait d'aller à la mer » où il disparaîtrait sans laisser de traces. Le dirigeable est allé à la mer, il est disparu, en effet, sans laisser de trace, accomplissant ainsi la terrible prédiction de son chef.

Le commandant du Plessis, véritable héros, qui partit à la mort sur un simple ordre supérieur, connaissait la fragilité de l'appareil qu'il était obligé de commander, fragilité résidant notamment dans les ballonnets qui remplissaient l'enveloppe rigide du « Dixmude ». La lettre qu'il adressa à l'aéronaute et savant Capazza à ce sujet et qui, véritable réquisitoire, fut lue vendredi devant M. Raiberti, ministre de la marine et la commission sénatoriale, en dit plus que tout autre chose, la voici :

« Vous n'ignorez point que pour la construction des ballonnets du « Dixmude » et de la « Méditerranée », on s'est adressé à un consortium... qui, en réalité, voile Zeppelin et sa filiale de Tempelhof. Nous en avons d'ailleurs été pour notre courte honte, car les ballonnets fournis par ces hommes de paille ne valent rien. Mais le pli est pris maintenant, il va falloir remplacer les ballonnets mauvais par d'autres et Zeppelin est sûr de la commande par ses intermédiaires financiers et parisiens. C'est sans doute ce qu'il voulait. Il est installé en fait au service technique de l'aéronautique, et le jour où celui-ci aura une commande à passer, nul doute qu'il ne s'adressera à la firme pseudo-française. Voilà quel sera l'aboutissement pratique de nos efforts. C'est écœurant. Je vous en supplie, dites-le bien en haut lieu et défendez notre aéronautique française. Dites bien aussi que nous pouvons faire mieux que Zeppelin. S'il y a d'excellentes choses dans les rigides allemands, il y a d'énormes erreurs. Nous pouvons les éviter avec un peu d'attention. MAIS, HÉLAS ! PAS UN INGÉNIEUR DU SERVICE TECHNIQUE N'A OSÉ PRENDRE PART A NOS SUCCÈS ! (Ici, une phrase si violente que nous n'osons la reproduire). Et voilà ceux dont dépend matériellement notre succès... et notre vie ! ».

Notre vie ! disait le brave officier ; quelle prophétie !

Les dépêches cachées en vertu d'ordres précis

Marseille, 12. — Hier, au siège des frontières maritimes du sud-ouest, les officiers de l'amiral Fatou ignoraient le fait qu'un sac, jeté par le « Dixmude » le 19 décembre, à 16 heures, dans les parages d'In-Salah, était parvenu à Marseille.

A l'Administration des Postes, on répondait que ce sac avait pu être apporté d'Oran par un paquebot arrivé à Marseille jeudi ou mercredi, mais, en ce cas, il avait été aussitôt directement transité à Paris, à la direction de l'aéronautique maritime, « en conformité d'ordres précis ». Le sac, dans ces conditions, n'avait pas à être dépouillé ici.

L'Angleterre a aussi "son Dixmude"

C'EST LE SOUS-MARIN L. 24 QUI A COULÉ AVEC SES 43 HOMMES

Le malheureux sous-marin anglais « L. 24 », disparu avec ses 43 hommes d'équipage au large de Portland durant les dernières manœuvres navales, a un sort comparable à celui du « Dixmude ». Comme le mastodonte de l'air, le colosse sous-marin est disparu sous les flots et comme il en est du premier, on n'est pas encore parvenu à repérer l'endroit où se trouve l'épave du deuxième.

Ce que l'on peut affirmer, c'est que la provision d'air que contenait le sous-marin est épuisée depuis longtemps et que son équipage a péri.

UN MATELOT DU SOUS-MARIN SAVAIT QU'IL NE REVIENDRAIT PAS

Portsmouth, 12. — Un fait étrange s'est produit à Portsmouth. La femme d'un des matelots qui se trouvait à bord du sous-marin, Mme Mathews, raconte que lorsque son mari la quitta, mercredi matin, il avait le sentiment qu'il ne reviendrait jamais.

« Il savait, dit-elle, qu'il ne reviendrait pas et il me dit que jamais de toute sa vie, il ne s'était senti aussi impressionné. Mardi soir, ne pouvant dormir, il se leva et erra sous la pluie. Quand il sortit à 7 heures, mercredi matin, il se sentait vraiment malade. « Je sais exactement ce qui va se passer, me dit-il. Le submersible émergera pour vérifier sa distance du but, plongera de nouveau et, quand nous remonterons, nous serons heurtés par quelque chose ». Il partit la tête basse, après avoir dit adieu à nos deux enfants.

« Hier après-midi, à 4 heures, je crus que mon mari m'appelait et je me retournai en disant : « C'est toi, Charlie ? » Mais il n'était pas là et soudain, ce sentiment qu'il avait, que quelque chose allait lui arriver, me revint en tête comme un éclair. Au même moment, ma voisine Mme Dicks, eut l'impression que quelqu'un lui disait : « Veillez sur elle ». Et, un peu plus tard, les vendeurs de journaux du soir passaient dans la rue criant : « Catastrophe de sous-marin... »

PLUS D'ESPOIR

Londres, 12. — Un communiqué de l'Amirauté dit que vu le fond où le sous-marin « L 24 » a sombré, tout espoir d'y trouver des survivants est abandonné.

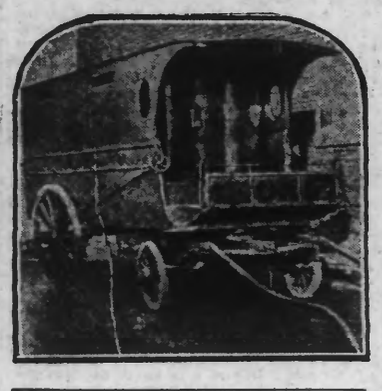
Neuf enfants morts sous la glace

ILS S'ETAIENT AVENTURÉS SUR UN ETANG GELÉ, PRÈS DE LONGWY

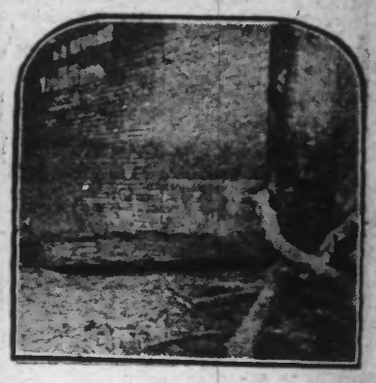
Bruxelles, 12. — Une vingtaine d'enfants s'étant aventurés sur un étang gelé situé près de Longwy, la glace s'est rompue et 8 ont disparu. Lorsqu'on les a retirés, ils avaient cessé de vivre.

Le FILM d'une EXECUTION CAPITALE

Comment fut guillotiné Dumont l'assassin



Après ce sinistre besogne, la guillotine démontée dans son fourgon, attend sur le quai n° 11 d'être réembarquée pour Paris



La tombe du supplicié Dumont a été creusée, à l'écart, au Cimetière de l'Est, dans l'allée 2 S, contre un mur clôturant des jardins

La rapidité avec laquelle nous avons forcément dû mettre sous presse ne nous ayant permis que de relater succinctement l'exécution capitale à Lille de Dumont, l'assassin de Sailly-lez-Lannoy, voici quelques détails complémentaires sur les choses vues aux derniers moments du supplicié.

La nouvelle fatale :: ::

Dumont, qui avait vu sa mère dans la matinée de vendredi, avait le pressentiment du sort qui lui était réservé. Dans sa cellule, les bras emprisonnés dans la camisole de force, il réfléchissait assis sur sa couche, quand la clef grinça dans le verrou. Résigné, il dressa la tête, les yeux vitreux, le regard absent.

— Dumont, lui dit M. Fieffé, procureur de la République, qu'accompagnaient MM. Durand, substitut; l'abbé Delvigne, aumônier et Me Kah, défenseur du condamné, votre recours en grâce est rejeté. Nous allons exécuter la sentence. Ayez du courage.

— J'en aurai, répondit d'une voix calme le criminel.

Bien qu'affaibli par sa longue détention et par le souvenir de la douloureuse entrevue de la veille avec sa mère, il devait faire preuve en effet jusqu'au bout d'un courage résigné surprenant.

Remerciements, :: ::

Regrets, Pardon. :: ::

Après s'être laissé libérer de ses entraves, sans opposer la moindre résistance, avec la plus grande docilité, Dumont appela Me Kah, et lui remit trois lettres adressées à sa mère, à son défenseur et à M. Darras, fils d'une de ses victimes. Dans ces lettres, écrites dimanche dernier, d'une main ferme, le condamné adressait à son défenseur ses remerciements sincères et attendris ; à sa mère, ses regrets pour les fautes commises et les peines qu'il lui a causées ; au fils de sa victime, ses regrets les plus profonds et sa demande de pardon. Jusqu'au bout, le criminel conservera cette lucidité étonnante chez un condamné, à la veille de la mort.

Pas de rhum ! :: :: ::

D'un pas ferme, Dumont se rendit ensuite à la chapelle de la prison, où il entendit la messe, se confessa et communia, observant encore la même attitude courageuse.

D'un geste de refus, il repoussa le verre de rhum et la cigarette traditionnelle qu'on lui offrait, puis toujours silencieux et docile il passa au greffe, où les aides du bourreau lui firent sa toilette de supplicié. C'est d'un pas presque résolu que, conduit par ses aides, il se dirigea vers l'échafaud.

Vers la mort ! :: :: ::

Les cheveux hirsutes, le visage à demi-mangé par une barbe inculte envahissante, le regard rivé sur la lunette fatale, Dumont, revêtu d'un pantalon de velours à grosses côtes, et d'une chemise blanche, largement échancrée, laissant voir des épaules d'une blancheur de peau de femme, Dumont parut à la porte de la prison à 7 heures 15 exactement, dans la clarté blafarde du jour naissant. Avant de descendre les trois degrés de l'escalier, il s'étreignit longuement avec son aumônier, baisa la croix qu'on lui tendait, puis d'un pas ferme, le visage livide, il couvrit sans soutien les quatre mètres qui le séparaient de la machine sinistre. L'assistance se découvrit. Le silence était émouvant.

D'une voix étranglée, à peine perceptible, Dumont murmura : Me Kah, je vous remercie ! Ce furent ses dernières paroles.

Une seconde plus tard, le couteau tombait. Dumont avait payé sa dette.

La curiosité malsaine

Comme toujours en pareille circonstance, des amateurs d'émotions fortes avaient tenu à tout prix à suivre dans leurs hideux détails les différentes phases du supplice. Une cinquantaine de personnes seulement retenues par leur service, journalistes, magistrats, officiers, policiers, entouraient la guillotine, mais aux fenêtres des maisons voisines, louées paraît-il à bon prix, de 120 à 150 francs la place, on s'écrasait littéralement. Perchés sur le chêneau d'une maison de trois étages, des jeunes gens risquaient la chute fatale, pour pouvoir se vanter d'avoir assisté au supplice aux premières loges. Toute la journée, après le démontage de la guillotine, ce fut un défilé ininterrompu de curieux, qui venaient se rendre compte de l'emplacement de la sinistre machine. Dans l'après-midi, une flaque d'eau sanguinolente stagnant devant un égoût obstrué par un paquet de son retenait l'attention des curieux. Il fallut l'intervention des hommes du service de voirie municipale pour disperser le rassemblement.

Au Cimetière :: :: :: ::

Précédé d'agents cyclistes, escorté de gendarmes à cheval, et traîné par un cheval blanc, le fourgon arrivait avec le corps au cimetière de l'Est, à 7 heures 30. Une quinzaine de personnes, dont M. Deibler, assistaient à la mise en bière qui s'effectua sans le moindre incident. Comme d'habitude, le supplicié avait les mains crispées, les pieds tordus. Les abords de la nécropole étaient complètement déserts. L'inhumation se fit, aux lieu et place indiqués dans notre édition d'hier.

Pendant que le fourgon conduisait la dépouille mortelle au cimetière, s'effectuait le démontage de la guillotine qui, une heure après l'exécution reprenait le chemin de la gare. A 9 heures 40, M. Deibler quittait Lille pour Paris.

Telles furent les dernières phases de l'épilogue de la sanglante tragédie qui, pendant des années, mit en émoi toute la région frontière de Sailly-lez-Lannoy.

M. P.

Un Prix de Vertu à Arras

Mlle Joséphe Jeanneney, à qui l'Académie d'Arras vient d'accorder le prix de vertu de 500 franc pour s'être dévouée envers sa famille. La lauréate est représentée à côté de sa vieille mère.

LES MARINS ALLEMANDS FONT GRÈVE EN ANGLETERRE

Londres, 12. — La grève des marins allemands touchant les ports britanniques s'étend aujourd'hui à l'Ecosse.

Le port de Methil, qui reçoit en moyenne 20 vapeurs allemands par semaine, compte déjà cinq équipages en grève.

On croit qu'une conférence aura lieu jeudi prochain entre le conseil allemand à Londres et l'Union des Gens de Mer. Cette dernière fournit des subsides aux grévistes.